

SHMUEL T. MEYER

UN NOUVEL AN
DE PIERRES

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE PÉRIMÈTRE DE L'ÉTOILE, nouvelles, 2008.

LES VILLES N'ONT PAS DE TOIT, nouvelles, 2009.

IMPASSE DE LA PROVIDENCE, suivi de JOURS DE FÊTE, nouvelles,
2011.

Aux Éditions Métropolis

AH J'OUBLIAIS L'EFFARANTE BEAUTÉ DES LIEUX, 2013.

UN NOUVEL AN DE PIERRES

SHMUEL T. MEYER

UN NOUVEL AN
DE PIERRES

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

המבדיל בין קדש לקדש

Qui sépare le sacré du sacré¹

1. Liturgique. Partie de la prière dite « de la Havdalah » qui marque le passage du shabbat, jour sacré, à un autre jour de fête qui lui succède.

Nuit agitée, nuit courte. Il avait retrouvé ses draps la veille au soir, après une semaine de nomadisme hôtelier. Il ne dormait jamais bien dans ces décors consacrés de l'hôtellerie de luxe, où il lui fallait cinq bonnes minutes, au réveil, pour se resituer en lui-même.

Une semaine passée à Paris, aux frais de son éditeur et d'une étrange association pacifiste, judéo-palestinienne, qu'il avait du mal à définir pour n'y avoir rencontré qu'un seul Arabe, originaire de Bruxelles, et un certain Cohen, curieusement affublé du prénom de Christophe. Ils l'avaient honoré d'un prix récompensant «son infatigable engagement en faveur du peuple palestinien».

Il avait contesté mollement les motifs qui lui valaient ce prix non rémunéré car, s'il était hostile à l'occupation israélienne des territoires, il n'éprouvait en revanche aucune empathie pour les Palestiniens.

Ce qui les intéressait en lui était plus du domaine de la récupération que de l'exactitude idéologique ; des monomaniaques qui connaissaient du conflit les détails les plus insignifiants, lorsque ceux-ci n'étaient pas imaginaires. Contestation très molle, car il ne leur avait bien sûr pas avoué que leur rhétorique, leur combat, les Palestiniens,

les Arabes en général le laissaient incommensurablement indifférent.

Il y avait longtemps qu'il se moquait de ce qui se passait dans la région où il était né et, s'il y habitait toujours, ce n'était que pour le motif d'inadaptabilité à l'exil.

Il avait besoin des odeurs de Jérusalem, de l'ombre et du frémissement des caroubiers qui puent si fort à la mi-saison, du café renversé de chez Douvshanit de la rue du Palmach qu'accompagnent d'infects petits roguelach' pâteux et abusivement saupoudrés de cannelle.

Il rabotait sa langue sur son palais sec en se souvenant de l'incomparable amertume de la bière Maccabi et des pois chiches grillés. Ses narines se dilataient des remugles du shouk¹, des aisselles mal lavées des fous de Dieu et de la sueur ovine des bouffeurs de mouton.

Il avait besoin de la poussière et de l'insupportable blancheur que Jérusalem exsude au lever du soleil. Il avait compris depuis longtemps à quel point il pouvait détester Paris, comme il détestait New York, Amsterdam ou Berlin.

En buvant son premier café, il avait lu, une fois encore, qu'il faisait partie de la liste officieuse des nobélisables pour la quatrième année consécutive.

La première fois, inutile de le nier, il en avait été ébranlé. Il avait eu du mal à s'endormir sans rêver au merveilleux discours ample et définitif qu'il prononcerait à Stockholm. De l'éternel, du solide. Un truc qui brillerait dans les annales. Et puis... rien, une fois, deux fois, trois fois, il avait fini par développer un réel détachement, que seules les petites phrases d'encouragement de ses amis et les protestations de ses ennemis venaient troubler. Beaucoup de

1. Marché, «souk» en arabe.

protestations et de moins en moins d'encouragements. Le résultat d'une vie sociale minimaliste.

À son second café, il était tombé sur un éditorial du *Maariv* de la semaine passée intitulé «Le prix de la haine de soi» :

«Une coalition rouge-brun d'antisémites parisiens a attribué sa plus haute distinction à Dov Shatz.»

Il avait beau être confronté depuis des années à cette prose nauséabonde et haineuse, il ne s'y habitait pas. C'était de pire en pire. Que lui reprochaient-ils? Il n'abordait plus dans ses livres le thème de l'occupation des territoires. Et, lorsqu'il le faisait, à l'occasion d'interviews à la télévision ou dans les colonnes d'un grand quotidien, c'était pour assurer la promotion de son dernier ouvrage en Europe et aux États-Unis.

Déjà trois romans qu'il s'ingéniait à ne pas se confronter à la politique et à la guerre. Mais il fallait bien booster de temps en temps son aura d'«Israélien progressiste» au-delà de la Méditerranée et de l'Atlantique. Il se fendait donc d'une ou deux opinions libres et lettres ouvertes par an dans les colonnes du *Monde*, du *Guardian*, du *New York Times* ou de *La Repubblica*, qui n'attendaient que ça — la colère du grand écrivain israélien libre. Il gardait ainsi le contact avec ceux qui le lisaient et ça lui permettait de bouffer. Ça ne pouvait, en aucun cas, être les ventes en Israël à elles seules qui le faisaient vivre.

Hormis ces petits coups de publicité autodestructeurs, il n'écrivait plus que des histoires d'amour, de nostalgie; celles d'une jeunesse qui se noyait aujourd'hui dans la graisse des rides autour de ses lèvres fines et dédaigneuses.

Il voulait dessiner l'Israël d'autrefois. Celui des dunes brûlantes et désertées de Nitzanim. L'Israël pionnier de la camaraderie suante des vergers du kibboutz. Celui des

voix fermes et rugueuses de Kol Israël, la radio d'État. Les ondulations caoutchoutées des charrettes conduites par des Arabes en djellaba marron, leurs tête-à-tête improbables avec les autobus Dodge blanc et vert de la compagnie Egged chargés de volières et de troufions anglais ruisselants.

Il voulait parler de sa mère, grave et fière, qui traversait en pantoufles la cour de leur taudis des Batim Hungarim pour ramener l'eau du puits au goût si métallique.

Alors, cette saleté de guerre qui n'en finissait pas, il n'en avait plus rien à faire ! Il les avait sucées, resucées, toutes ces guerres ; en avait expié leur honte et leur gloire.

Il en avait eu subitement assez d'écrire sur son désespoir et sur cette haine qui étaient devenus petit à petit, succès après succès, son fonds de commerce.

Soit, aujourd'hui encore, il n'était pas avare de provocations. D'infimes provocations comme ce voyage à Paris pour recevoir ce prix « Liberté-Palestine » attribué par une bande de shmocks¹.

La guerre, il en avait fait deux, celle des Six-Jours sur le Golan et celle du Kippour, avec les galons de commandant sur les épaules. Une arène de cirque, poussiéreuse et incandescente... le Sinäï.

Il connaissait mieux la guerre que la plupart de ces fous de nationaux-messianistes qui le vomissaient en brandissant la Torah comme un registre du cadastre. Il leur avait offert avec ses camarades le Golan, au prix d'une cicatrice dans sa cuisse gauche qui se réveillait douloureusement depuis une dizaine d'années. Une cicatrice qu'il avait exhibée avec fierté dans sa jeunesse. Une longue striure rose pâle que Levana aimait caresser avant de s'attarder sur son sexe. Une cicatrice qui s'était épaissie avec le temps, plus violette sur

1. « Imbéciles » en yiddish.

la chair grise de ses cuisses décharnées et qu'aucune main non rétribuée ne venait plus effleurer.

Qu'ils aillent se faire voir, eux, leurs territoires bibliques et leurs tombeaux des Patriarches ! Ils allaient finir par lui coller une balle entre les yeux ou dans le dos comme à Rabin. Oui, ce serait une balle entre les omoplates, ils aiment accomplir leur sainte besogne sans croiser le regard de leurs victimes. Un juif tue toujours un autre juif dans le dos, l'ancestrale trouille du mont Sinai.

Il était sur la place des Rois-d'Israël le 4 novembre 1995. Il n'avait pas parlé à la tribune, bâillonné par les organisateurs, trop marqué à l'extrême gauche, pas assez sioniste. Il en avait été blessé, humilié mais était venu quand même, le feu sacré brûlait en lui, il avait encore besoin de sentir autour de lui la masse compacte et solidaire des manifestants, le chant uni des bouches et des poumons. C'était son peuple, baroque et chaleureux. Il avait quand même serré la main de Rabin avant qu'il ne prononce son dernier discours. Il avait quitté la place avant la cohue des fins de kermesse et avait appris la nouvelle de l'attentat à la radio sur le chemin du retour. Il se souvenait des cris et de l'hystérie qui s'étaient emparés de l'autobus 480. Le chauffeur avait stoppé son engin sur le bas-côté à la hauteur de Latroun.

Le gouvernement israélien annonce, frappé de stupeur et d'une profonde douleur, la mort du Premier ministre et ministre de la Défense, Yitzhak Rabin, assassiné ce soir à Tel-Aviv. Que sa mémoire soit bénie.

La tête sur le dossier du siège avant, il avait morvé sa chemise blanche, essuyé ses yeux avec ses gros poings de paysan, comme un enfant que la mort et l'abandon effrayaient.

Son divorce de la politique réelle datait de ce jour-là, de cette minute-là, précise.

Qu'ils aillent tous au diable, leur terre sacrée, leur bon Dieu vengeur et leur mystique de supermarché achetée pour quatre cents shekels à Éphron¹. Il continuerait de hurler et de l'écrire dans toutes les langues du monde.

Il avait traîné dans son lit plus qu'à l'accoutumée, ce matin, la fatigue du voyage. Il avait écouté la radio toute la nuit, par peur de solitude. Il était trop tard pour aller prendre le café sur la terrasse de chez Doudou, trop de passants, trop de curieux.

Cabot, il l'avait été. Un cabot prudent. Lorsqu'il mangeait dehors, il préférait Tel-Aviv, où il risquait moins de se faire agresser verbalement, sinon il se rabattait, lui et sa petite bande d'« amis », sur le restaurant de l'École Betzalel qui abrite les Beaux-Arts de Jérusalem. À présent il n'allait plus chez Doudou qu'entre sept et huit heures du matin. Il n'avait plus envie d'assumer sa célébrité contestée avec la même bonhomie élégante et raffinée.

Doudou, au shouk, c'était une table en formica imitation marbre, une chaise en plastique adossée aux tréteaux chargés de légumes de Miro Elkabetz.

Doudou et Miro le connaissaient depuis son adolescence. Malgré leur indémodable nationalisme puisé aux sources mêmes de l'ethos sépharade, ils l'aimaient comme un fils adoptif, rebelle. Doudou, qui ne craignait rien ni personne, avait eu cette audace, qui n'appartient qu'à la vieillesse, d'encadrer une photo d'eux, bras-dessus bras-dessous, qu'il

1. Somme payée par Abraham à Éphron pour l'achat d'un lopin de terre à Hébron afin d'enterrer Sarah, son épouse.

avait fixée près du comptoir entre celles du Baba Salé¹ et du Rav Ovadia Yossef².

Trop tard à présent ! Le shouk était encombré de religieux sortis du Shtiblech³ et d'étudiants de yeshiva⁴, de Mitnah'alim⁵ en goguette, et comme son dernier voyage en Europe semblait ne pas être passé inaperçu...

Même le quotidien *Haaretz*, si libéral, y était allé de sa rognure offensée sous le titre « La ligne rouge ». L'avait-il dépassée en acceptant ce prix, en accordant cette interview à un journaliste néerlandais ?

Avec un peu de recul, il aurait dû reconnaître avoir eu tort de se compromettre avec une bande de ouistitis obsédés par la seule existence d'un État juif, par la seule survie d'un juif. Son éditeur l'avait mis en garde, ses relais parisiens aussi. Il aurait pu aussi comprendre, deviner, que certaines expressions utilisées dans son interview accordée au *De Telegraaf* pouvaient heurter la conscience de ses compatriotes, même les plus compréhensifs à l'égard de ses opinions. Devait-il, par exemple, parler d'une manipulation de la Shoah à des fins politiques, du racisme inhérent à la lecture sioniste de la Bible, évoquer la nécessité d'un Nuremberg pour juger des crimes d'Israël ou encore affirmer qu'il n'y avait pas plus de nation juive que de nation aryenne et que Tsahal dans les territoires était une armée aussi pure que la Wehrmacht dans les forêts de Babi-Yar ? Il se souvenait exactement de son état d'esprit lors de cette interview

1. Surnom donné au Rabbi Israël Abouhatsera, le père priant, grande figure du judaïsme marocain.

2. Le Rav Ovadia Yossef, ancien Grand Rabbin sépharade d'Israël et leader spirituel du parti ultra-orthodoxe Shass.

3. Synagogue ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

4. Institut d'études talmudiques.

5. Colons, habitants des territoires occupés.

dans le lobby d'un hôtel de luxe avec vue panoramique sur le canal Singelgracht.

Il voulait parler de son dernier livre, dernier tome d'une trilogie consacrée aux amours « pionnières » d'Amos le kibboutznik et de Renata la juive allemande rescapée des camps de la mort. Le journaliste, un garçon un peu trop ventripotent pour son jeune âge, l'avait amené subtilement vers d'autres horizons plus croustillants. Avait-il trop abusé de Bols glacé qui transpirait sur les parois de cristal bleu du verre? S'était-il égaré au point de donner à sa colère, ou plutôt son mépris, des mots provocants auxquels il ne croyait pas lui-même? Toujours est-il qu'il avait prononcé quelques monstruosité qu'il regretta dans l'heure suivante. Il hésita un moment. Pouvait-il téléphoner au petit dodu et caviarder ses déclarations? Non, il ne l'avait pas fait. On ne jouait pas avec un fonds de commerce. Il se foutait royalement de ce que son pays faisait aujourd'hui dans les territoires, n'avait aucune sympathie pour les kamikazes palestiniens et encore moins pour les youyous de joie et les bonbons distribués dans les rues de Ramallah, de Gaza et de Naplouse après la boucherie d'un autobus éventré à Tel-Aviv.

Il avait laissé courir en se souvenant qu'une polémique débouchait toujours sur un surcroît de vente... Elle était sa meilleure attachée de presse.

Mais il y avait polémique et polémique, et ce matin, même les mieux intentionnés habituellement à son égard l'abreuyaient de critiques.

Sur son répondeur, il avait écouté silencieux le message de Levana, son ex-femme, avec qui il entretenait, obstiné, des rapports passionnels. Sa première lectrice, son premier amour, son unique amour lui signifiait ce qu'il avait pris par erreur pour de la colère et qu'il finit par identifier comme étant du dégoût. Levana, son plus proche compa-

gnon depuis trente ans, la peau, le parfum qui lui manquait depuis son divorce, l'avait qualifié d'«être abject», ajoutant qu'elle s'était convaincue qu'il ne restait plus en lui que ce qui l'avait toujours effrayée et qu'elle présentait «un monstrueux égotisme gonflé de merde». «Je ne crois plus, avait-elle dit, aux mots, je ne crois plus en tes mots. Ils n'ont ni sens ni destin, ils restent des mots, admirables et vides. Tu écris avec du brou de noix sur des coquilles de noix creuses.»

Pas de terrasse donc chez Doudou. Allait-il se cloîtrer, reclus dans son appartement? Il avait de l'écriture en retard. En voyage, il était incapable de pondre la moindre ligne. La publication en français et en allemand de son livre l'avait occupé trop de temps. S'il connaissait bien la traductrice française pour la fréquenter depuis plus de vingt ans, le jeune Israélien d'origine autrichienne chargé du boche était quant à lui nouveau sur le marché. Finalement, cela s'était relativement bien passé. Beaucoup de coups de téléphone... trop. Mais le gamin était à la hauteur de la tâche, et ce, malgré une admiration naïve du jeune homme qui lui remuait les tripes comme une caresse.

Oserait-il téléphoner à Levana? La rencontrer? Jamais en trente ans d'histoire commune, décousue et étrange, il n'avait eu ce sentiment d'abandon. Pourquoi lui faisait-elle cela maintenant? Pourquoi aboyait-elle avec la meute? Ne le connaissait-elle pas avec ses défauts? Il était fragile, inconstant, narcissique. Mais elle, elle aurait dû le savoir et, au lieu de le déchiqueter, chercher à comprendre ce qu'il était devenu sans elle, sans son corps et son parfum.

En fait, il n'avait pas changé, il s'était seulement réfugié dans ses livres. L'être vivant en lui n'était plus que ce qu'il écrivait et, comme il n'était pas très intelligent, en tout cas pas autant que les médias et le public l'imaginaient, il avait

fini par adopter la personnalité d'un autre que lui, cynique et vaniteux, mais lui, qu'elle connaissait depuis si longtemps... il était là, dans les pages encrées, fidèle et fragile.

Il allait rester cloîtré aujourd'hui, ne répondrait pas au téléphone et allait se planter devant son ordinateur, le déconnecter d'Internet en appuyant sur la petite touche lumineuse bleue pour reprendre sa série de nouvelles ébauchées avant son départ.

Huit heures du matin.

D'ordinaire il préférait entreprendre son travail aux aurores, dans le silence de la ville, présent et plein de ses sens alors que le jasmin s'éveillait comme un lézard sur le mur de l'immeuble, attentif lorsque la marmaille de la famille Moskovitch dévalait l'escalier. Qu'allait-il faire à cette heure où tout lui remontait à la bouche? Le souvenir de sa fille qui venait l'embrasser dans la cuisine avec cette odeur légère de sommeil dérobé, celui de Levana, les joues rouges, doucement tuméfiées par l'oreiller.

Aujourd'hui rien n'était ordinaire. Revenu au pays, la veille, vaguement honteux et, s'il devait être franc avec lui-même, le cœur nimbé d'un soupçon de peur et une humilité étrange qu'il avait reconnue lorsque, à la police des frontières de l'aéroport de Lod, il avait tendu son passeport. Était-ce son inhabituel effacement ou la somnolence idiote de la policière, toujours est-il qu'elle lui avait rendu ses documents en se refusant à sourire, à esquisser le moindre signe de reconnaissance. Elle l'avait ignoré avec une indifférence qu'il aurait aimé retrouver ce matin dans la presse locale, dans la rue, dans les allées du shouk. Revenir vingt ans en arrière et replonger, vierge, dans l'anonymat de la création, quand son cynisme n'était alors que courage.

Il tenta, sans succès, de se mettre au travail. Il avait passé

«son heure» comme lorsqu'il se couchait trop tard et que le sommeil se refusait à lui. Inutile d'insister.

Heureusement que Levana l'avait quitté pour un autre et pas pour la triste opinion qu'elle avait de lui à présent. C'était il y a douze ans déjà. Un Yom Hatzmaout comme les autres, invités encore et toujours à célébrer la fête de l'Indépendance dans le jardin de son ami d'enfance, l'avocat Meïr Sela.

Meïr et son épouse Ayelet étaient d'adorables snobs qui essayaient avec beaucoup de réussite de vivre en Israël comme s'ils étaient à Florence ou Berlin, pour ne citer que deux de leurs destinations fétiches. Fines gueules, ils trouvaient toujours un moyen pour faire venir le meilleur de la charcuterie italienne, de la production viticole française et des disques d'opéra introuvables de ce côté-ci de la Méditerranée. Yom Hatzmaout était l'occasion pour eux et leurs invités de s'adonner à une passion commune, la détestation de ce qui les faisait juifs, à commencer par la tradition et ses signes visibles, puis étrangement, en ce jour anniversaire du sionisme mirobolant, de leur pays. Israël était une nation qu'ils considéraient comme sale, arriérée, acculturée, arrogante et outrancière. Voilà, songeait Dov, lui qui ne participait que du bout des lèvres à ces agapes répulsives, la quintessence de la haine de soi, la fameuse ligne rouge... Meïr et Ayelet, Hannah la psy et Félix son laborieux peintre de mari qui se parfumait à la térébenthine pour qu'il n'y ait aucun doute sur l'étendue de la distance artistique qui le séparait de ses interlocuteurs, Shmuel, le journaliste taciturne (il était à tout prendre le moins insignifiant de la bande) et sa femme, la fameuse professeure de philosophie, qui militait pour le boycott des universités israéliennes et qui s'était vue éjectée d'un congrès très académique de Londres.

Parmi les invités, ce soir-là, une nuit plus douce qu'à l'accoutumée, Levana fit la connaissance d'un physicien rêveur et poli spécialiste du trou noir. Elle s'en amouracha. Il avait vingt ans de plus qu'elle et une tête douloureuse d'intellectuel torturé, une tête de juif diasporique d'avant-guerre, humble et voûté.

Sa fille unique, Leah, allait se marier et c'est sous sa ch'oupa de noces que Levana annonça à Dov qu'elle divorçait.

Leah, au sommet d'une crise mystique, avait exigé de sa mère, selon la pire tradition, machiste, orthodoxe et ashkénaze, de tourner, avec elle et sa belle-mère, sept fois autour du jeune époux. C'est en passant près de lui, avec sa bougie dans la main, lors de sa deuxième révolution, que Levana lui annonça sa décision de le quitter. Un sourire, nacré, triste et les yeux étincelant d'un bonheur promis. Le physicien rêveur était mort deux ans plus tard.

Dov avait gardé l'appartement et n'était plus tout à fait sûr que cela ait été une bonne chose. Il avait un temps caressé l'idée de déménager en Galilée près de Rosh Pina dans une ferme réhabilitée, une ferme du début de l'autre siècle, celui des pionniers. Mais il était trop attaché à son territoire, son périmètre, Katamon HaYeshana, la Moshava HaGermanit, Baka'a, Kiryat Shmuel, Talbieh. Qu'aurait-il fait, privé du shouk et de ses remugles de carpes, de cumin et de fenouil en décomposition, privé de ses promenades dominicales dans les rues déglinguées d'Abou Tor, de son cinéma Smadar, du café de Doudou et des roguelach' gluants de sucre de Douvshanit? Levana l'avait quitté, il en était malheureux, probablement désespéré, un trou noir. Mais comme il ne voulait pas la perdre définitivement, il s'était bouffé le cœur en silence, renonçant à évoquer sa

qu'elle se lève en repoussant sa chaise en plastique qui manque de tomber à la renverse, elle appelle son amie :
« Michal. »

Je me retourne pour observer la scène des retrouvailles. Aux côtés de la jeune fille que Leah a rejointe et presse entre ses bras, je reconnais l'homme de l'Institut Van Leer, mon chasseur, qui tient la main d'un enfant très sage. Il me dévisage sans haine.



Un nouvel an de pierres Shmuel T. Meyer

Cette édition électronique du livre
Un nouvel an de pierres de Shmuel T. Meyer
a été réalisée le 09 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141234 - Numéro d'édition : 251762).

Code Sodis : N55404 - ISBN : 9782072488832
Numéro d'édition : 251764.